

que le noir vaisseau d'Homère. Un poète lyonnais nous décrivait, il y a quelques jours, une de ces mêlées antiques où se choquaient les phalanges grecques et les masses asiatiques. Il peignait chacun de ces objets, qu'après les artistes et les poètes de l'antiquité, nous ne pouvons concevoir autrement que parfaitement beaux : il disait le guerrier :

Qui, blessé se relève,
Brandissant à genoux une moitié de glaive,
Pâle, la bouche ouverte et les regards éteints ;
Son casque renversé pend derrière ses reins.
L'autre parle, orgueilleux du vain défi qu'il lance ;
Mais une flèche part et, mère du silence,
La flèche vient clouer sa langue à son palais ;
Il chancelle, accablé sous la grêle des traits.

Sous les plis cadencés de la tunique grecque, le poète s'était plu à cacher le corps vivant d'une idée moderne. Mais il n'a pas reculé d'autres fois devant l'expression matérielle des objets les plus voisins de nous et les plus en opposition, en apparence, avec les formes antiques. A notre avis, le poète ne descend pas lorsqu'il nous représente la locomotive :

Toujours, toujours, grondante,
En son formidable repos.
Des âpres grincements de son haleine ardente
Elle épouvante les échos.
L'eau, comme une sueur, découle sur la fonte.
L'air brûle à vingt pas tout autour,
De son fût ondoyant, qui s'épaissit et monte,
La fumée obscurcit le jour.
Courage ! sans relâche apportez de la houille
Pour alimenter le brasier.
Versez l'huile aux essieux, effacez toute rouille,
Polissez le cuivre et l'acier !
Que la locomotive, à partir toute prête
Reluise en sa robe d'airain.

Le même écrivain a montré, dans son poème de *Jacquard*, qu'il n'est pas jusqu'à l'humble métier de l'ouvrier en soie